

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

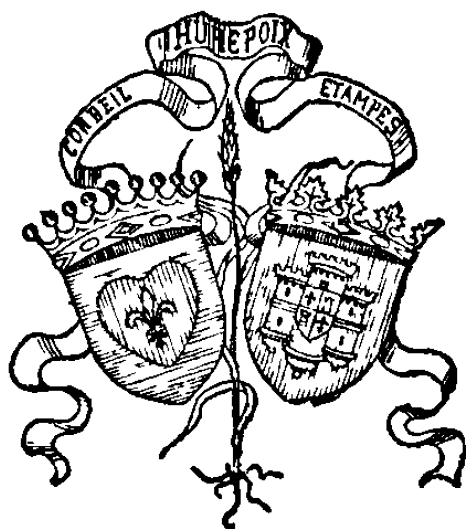
HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE

DE CORBEIL

D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

7^e Année — 1901

1^{re} LIVRAISON



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS,

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Rue Bonaparte, 82

—
1901

Per. 80

12437

MONOGRAPHIE DE SAINT-SPIRE

INTRODUCTION

La monographie que nous publions ci-contre fait partie de la bibliothèque de la commission des Monuments historiques, dont le catalogue, dressé par M. Perrault-Dabot, a été publié en 1895; elle y occupe le n° 1708 ainsi conçu :

Monographie de l'église Saint-Spire de Corbeil (Seine-et-Oise), d'après un manuscrit attribué au Baron de Guilhermy. S. d. in-4°, lithographié.

Ce travail est sûrement du célèbre archéologue auquel le catalogue l'attribue; nous y avons rencontré des observations et des détails qu'on retrouve, mot pour mot, dans son grand ouvrage sur les *Inscriptions de l'ancien diocèse de Paris*. On remarquera que, malgré le titre modeste de *Monographie de Saint-Spire*, l'auteur s'est occupé d'abord de la ville de Corbeil; nous ne saurions nous en plaindre. Mais ensuite il rentre dans le sujet que lui impose son titre, et il se montre savant archéologue en décrivant scientifiquement la vieille église Saint-Spire, dont aucune partie ne lui échappe. D'autres auteurs s'étaient déjà occupés de ce monument, mais aucun ne l'avait décrit avec un pareil luxe de détails et avec une science archéologique aussi parfaite. Le savant baron n'a eu garde d'oublier, dans sa description, la belle porte de l'ancien cloître, si tristement abandonnée aujourd'hui.

Sa monographie est sans date, mais elle a certainement été écrite dans les environs de 1840, quand il venait à Corbeil dans le but d'y recueillir des matériaux pour son ouvrage sur les inscriptions.

On trouvera ci-après « l'avis au lecteur » que M. de Guilhermy avait mis en tête de sa monographie et qui explique, entre autres choses, les séries de guillemets que l'on y rencontre.

Nous avons rectifié par des notes quelques erreurs dues à sa qualité d'étranger à notre pays, et indiqué les changements et modifications apportés à l'église St-Spire depuis la visite qu'elle a reçue de l'éminent archéologue que fut le Baron de Guilhermy, dont nous sommes heureux de publier aujourd'hui un travail tout à fait ignoré et qui a pourtant un réel intérêt pour la ville de Corbeil.

A. D.

AVIS AU LECTEUR

Les détails historiques, ainsi que ceux qui se rapportent à des monuments détruits depuis la Révolution, sont extraits de :

De la Barre, *Histoire de Corbeil*, 1647;

L'abbé Lebœuf, *Histoire du diocèse de Paris*;

Millin, *Antiquités nationales*, tom. II, art. xv et xxii; tom. III, article xxxiii : *Description de l'ancien château de Corbeil, de l'église St-Spire de Corbeil, de la Commanderie de St-Jean-en-l'isle, avec planches.*

Nous distinguerons par des guillemets les renseignements puisés dans l'abbé Lebœuf, que nous ne donnons d'ailleurs que par extraits.

Les détails historiques dont l'origine ne sera pas indiquée ont été tirés de l'histoire de de la Barre.

Mention sera faite, à chacun des monuments qu'elles concernent, des descriptions de Millin.

MONOGRAPHIE

DE L'ÉGLISE SAINT-SPIRE

de Corbeil

Corbeil se divise en deux parties, le Vieux et le Nouveau, avec la Seine dans l'intervalle.

La ville primitive était, suivant la tradition, tout entière sur la rive droite du fleuve. Ce fut, dit-on, entre le vieux Corbeil et Tigery, dans un lieu appelé encore aujourd'hui le Champ dolent, que se donna une sanglante bataille entre Labienus, lieutenant de César, et les Gaulois commandés par Camulogène (1).

Une tradition certainement fabuleuse attribue à Corbulon l'origine du nom de Corbeil. Ce romain aurait construit sur la rive gauche, dans l'emplacement où se développa plus tard le nouveau Corbeil, une forteresse d'une hauteur admirable. On en considérerait comme un débris le bas d'une tour carrée qui exista longtemps près de l'embouchure de la rivière d'Etampes et qui a servi de logement au capitaine de la ville (2).

Le vieux Corbeil aurait été saccagé ou détruit par les Normands, et les habitants se seraient ralliés autour du prétendu fort de Corbulon, dans le lieu occupé par la ville actuelle. Il paraît certain

(1) L'auteur réédite ici la légende qui a cours dans le pays, mais ce n'est qu'une légende, qui trouve son explication dans l'existence d'un cimetière Gallo-Romain au lieu-dit les Champs-dolents (*campi dolentes*), situé au-dessus de Corbeil. Ce cimetière a été fouillé à plusieurs reprises, on n'y a trouvé qu'un très pauvre mobilier, quelques vases et médailles, mais aucune arme. C'est là la sépulture de pauvres gens, des potiers probablement, car on a retrouvé tout près, au rû de Villelouvette, des fours et des débris de tuiles gallo-romaines.

(2) Cette tour existe encore, elle date de Louis le Gros et est englobée dans les constructions des grands moulins de Corbeil. C'est le seul reste de l'ancien château royal, mais un reste encore imposant par sa hauteur et l'énorme épaisseur de ses murailles.

que Charles le Chauve leur permit de se loger et de se clore en cet endroit.

VIEUX CORBEIL

Le vieux Corbeil n'est plus qu'un faubourg réuni à la ville par un pont.

Le pont qui existe aujourd'hui ne date que du siècle dernier.

La construction en est remarquable. Il était tout en pierre, mais on en fit sauter une partie à l'époque de l'invasion étrangère. Les arches détruites ont été rétablies en fonte. On remarque au-dessus de l'arche centrale les débris d'un écusson sur lequel étaient sculptées les armes de France (1).

Le pont de Corbeil a toujours eu une grande importance. Au commencement de ce siècle, il n'existait, de Corbeil à Paris, que des bacs pour le passage de la Seine.

L'ancien pont de Corbeil avait neuf arches. Il était jadis défendu à son extrémité orientale, vers la Brie et le faubourg, par un château avec donjon, dont la fondation était attribuée à Charles le Chauve. Cette forteresse était en ruine au XVII^e siècle, le donjon avait été sapé (2).

Le terre-plein, revêtu de murs, qui se voit encore au bout du pont, à l'entrée du faubourg, indique certainement l'emplacement du château. « On appelait, au XIV^e siècle, cette forteresse le *château neuf de Corbueil*. »

Les principaux édifices du faubourg étaient l'église de St-Jacques et celle de St-Léonard (3).

(1) Le pont actuel date de 1727. Le 1^{er} janvier 1802, une débâcle emporta deux arches du côté de la rive droite ; en 1814 on en fit sauter deux autres du côté de la rive gauche. Ces dernières furent refaites en bois et durèrent jusqu'en 1840, époque où on les refit en fer. Elles furent de nouveau détruites en 1870 et reconstruites en pierre vers 1872. En somme, il ne reste du pont construit sous Louis XV que la grande arche, dite arche maritime, qui a prouvé sa parfaite solidité en résistant à ces divers accidents, survenus aussi bien à droite qu'à gauche.

(2) Voir Millin, *Antiquités Nationales*, tome II, n^o 15 : article sur le Vieux château de Corbeil et la tête du pont. Planche représentant la ruine de cet édifice (*Note de l'auteur*).

(3) Les deux églises St-Jacques et St-Léonard ont été détruites, l'une en 1803, l'autre en 1880. La description que donne M. de Guilhermy de l'église St-Jacques est d'autant plus intéressante qu'elle n'était décrite nulle part. Le seul document que nous possédions sur ce monument est un dessin que nous avons retrouvé tout récemment dans un manuscrit de l'abbé Guiot, appartenant à la bibliothèque de Rouen (fonds Coquebert de Montbret), et dont nous avons pris copie. Nous ferons certainement reproduire ce dessin pour le bulletin de notre Société.

« Il y aurait eu aussi dans ce quartier, suivant l'abbé Lebœuf,
« une chapelle St-Guenault, dont la destruction remonterait à une
« époque inconnue.

L'Église de St-Jacques avait communiqué son nom à tout le faubourg, et c'était ainsi qu'on l'appelait communément.

SAINT-JACQUES

« Ancienne chapelle des Templiers, construite du temps de St
« Louis avec des lieux réguliers. En 1267, Madeleine de la Grange
« donna à cette maison une partie des dîmes de la paroisse. A
« l'époque de la suppression de l'ordre du Temple, l'Église, le
« monastère et les biens passèrent aux chevaliers de l'hôpital de
« St-Jean de Corbeil. Philippe-le-Long, lorsqu'il n'était pas encore
« roi et possédait le comté de Corbeil, donna l'église aux habi-
« tants du faubourg afin de les dispenser de monter jusqu'à celle
« de St-Germain. Vers 1510, les chevaliers hospitaliers la cédèrent
« définitivement aux mêmes habitants.

« Cette église avait la forme des anciens réfectoires d'abbayes.
« Trois colonnettes très délicates la partageaient dans sa largeur
« en deux nefs égales, et dans sa longueur en quatre travées. Les
« vitrages du fond dataient du XIII^e siècle. Des peintures à fres-
« que, exécutées vers 1530, représentaient la vie du Christ. Une
« inscription appliquée au mur méridional, rappelait qu'en 1328
« Jehan le Ménagier et sa femme Ameline avaient donné une
« rente pour affranchir les paroissiens d'une redevance de quatre
« deniers qu'ils étaient tenus de payer à la fabrique à chacune des
« quatre grandes fêtes ».

Jeanne, fille de Philippe-le-Long et de Jeanne de Bourgogne, fut baptisée dans cette église.

St-Jacques était en dernier lieu une aide ou succursale de St-Germain.

L'édifice, qui paraît avoir été d'une belle structure, fut démoli en 1803. Il n'en reste que des portions de murs qui d'ailleurs en décrivent parfaitement le plan. On reconnaît bien les deux nefs égales qu'un mur droit fermait carrément, du côté de l'Est, et leur division en quatre travées. Consoles feuillagées engagées dans les murs ; elles répétaient les chapiteaux de la file centrale et recevaient une portion des nervures des voûtes. Débris d'une porte accostée de deux colonnettes ; chapiteaux à crochets avec tailloirs

ouvrages en pointes de diamants. Je n'ai vu ni inscription, ni traces de peintures. L'édifice m'a paru un peu plus ancien que ne le dit l'abbé Lebœuf, je le crois du premier tiers du XIII^e siècle.

Il ne subsiste plus autour de cette ruine rien de l'ancienne maison des Templiers.

NOUVEAU CORBEIL

« Le territoire du nouveau Corbeil dépendait primitivement de
« la paroisse d'Essonnes.

« Le château paraît avoir été construit au confluent de la Juine
« et de la Seine comme point de défense contre les invasions des
« Normands, au IX^e siècle. Le roi en donna la garde à un comte.
« Le premier comte connu fut Haymon, vers 940, normand d'ori-
« gine, fils d'Osmond, le tuteur du duc de Normandie Richard 1^{er}.
« Il eut six successeurs, Bouchard I^{er}, Mauger, Guillaume, Rai-
« naud, Bouchard II et Eudes.

« Le comté fit retour à la couronne en 1120. Plusieurs de ces
« comtes ont laissé un nom célèbre dans l'histoire ».

Il y a eu deux châteaux bien distincts à Corbeil, l'un qui fut le château des Comtes, puis château royal, dans la ville à l'endroit où se trouvent aujourd'hui le tribunal, la Sous-Préfecture et le bâtiment des moulins des Hospices de Paris (1) ; l'autre, simple forteresse, faisant tête de pont du côté du faubourg.

Le château de la ville a été considérable. Un canal de la Juine qui maintenant fait tourner des meules à blé, lui servait de fossé.

St Louis fit reconstruire complètement l'édifice dont l'historien de Corbeil fixe l'emplacement entre l'église St-Guenault et la tour dite de Corbulon, qui formait l'angle du rempart sur la Seine, au Nord, ce qui revient à peu près à la position que nous avons indiquée ci-dessus.

Le saint roi éleva, en 1258, une sainte chapelle à deux étages, comme celle de Paris, au bout de la grande salle de son hôtel de Corbeil.

« Il confia le soin d'y faire le service divin à trois chanoines ré-

(1) Le château royal tenait tout l'emplacement occupé aujourd'hui par les grands moulins ; ses dépendances allaient certainement jusqu'à la Seine ; le Tribunal et la Sous-Préfecture occupèrent plus tard le Prieuré de St-Guenault, voisin de l'ancien château royal. Depuis, le Tribunal a été s'établir dans l'ancienne prairie de St-Jean, devenue un nouveau quartier de Corbeil ; la Sous-Préfecture a été reconstruite près du chemin de fer, et l'ancien prieuré de St-Guenault est devenu l'Hôtel-de-ville, en attendant sa reconstruction, dont il est déjà question.

« guliers de St-Victor, deux pour la chapelle haute et un pour la
« chapelle basse. La chapelle haute, titrée de Notre-Dame, ren-
« fermait des autels de Saint François et de Saint Pierre, la cha-
« pelle basse portait le titre de St-Jean-Baptiste ». Quatre autres
chanoines de St-Victor desservaient, comme nous le verrons,
l'Église de St-Guenault, comprise aussi dans l'enceinte du château.
Le prieur de St-Guenault avait la garde de la sainte chapelle, en
dédommagement de ce que l'escalier du château avait été construit,
en 1260, sur l'emplacement d'un pressoir qui lui appartenait. La
sainte chapelle était tombée en ruine dès avant le XVII^e siècle.

Au bas de la chapelle, entre le château et la Seine, il y avait, au
XIII^e siècle, un pré dans lequel St Louis se plaisait à se promener
avec ses familiers (Voir à ce sujet une charmante anecdote par le
Sire de Joinville) (1).

Un hôtel, appelé l'hôtel des créneaux, prit dans la suite des
temps, la place du château royal (2).

Le château de Corbeil, fréquemment habité par des personnages
de la maison de France, a été le théâtre de plusieurs événements
historiques :

Entrevue de St Louis avec Jacques d'Aragon ; Mariage de Charles
de Valois et de Marguerite de Sicile.

Mariage de Jeanne de Bourgogne avec Philippe-le-Long ; nais-
sance d'une fille et d'un fils nommé Louis, issus de ce mariage. En
réjouissance de la seconde de ces naissances, le roi accorda aux
habitants de Corbeil une diminution sur les droits de mesurage.

Séjour de la cour, du temps de Charles VI, pendant le siège (3).

Louis XI passa quelques jours dans ce château après la bataille
de Montlhéry.

Le domaine de Corbeil a servi de douaire à plusieurs reines de
France, entr'autres Adèle, veuve de Louis VII ; Isburge, femme ré-
pudiée de Philippe II ; Blanche de Castille « qui affectionnait beau-
coup le séjour de ce lieu » ; Marguerite de Provence ; Clémence de
Hongrie.

(1) C'est le récit d'une dispute qui eut lieu, dans ce pré au bord de la Seine, entre
Robert Sorbon et Joinville, dispute qui amusa beaucoup le roi St Louis qui s'érigea en
arbitre et donna raison à Joinville (*Vie de St Louis*, par Joinville).

(2) L'Hôtel des Créneaux n'a jamais été sur l'emplacement de l'ancien château royal. Cet
hôtel, reconstruit depuis, était à l'angle de la rue Notre-Dame et de la rue du port
St-Guenault, et séparé du château par l'église et le Prieuré de St-Guenault.

(3) Le siège de Melun par Henri V, roi d'Angleterre.

Philippe de Valois fit estimer le comté de Corbeil, à l'occasion du règlement du domaine de la Reine, sa femme. Les revenus royaux en furent évalués à 1668 livres par an, sur lesquelles il y en avait 1086 de charges pour les moines, les chanoines, les abbayes, les pauvres, les prisonniers, l'entretien des moulins, etc.

REMPARTS

La porte vers le Gâtinais était connue sous le nom de St-Nicolas, qu'elle devait au voisinage d'une église de ce titre (1). Au-dessus de la voûte s'élevait un pavillon qui servait d'hôtel-de-ville.

« On désignait, sous le nom de Donjon, une maison située entre
« la porte St-Nicolas et le port St-Laurent, à peu près à l'angle
« formé par la rencontre du rempart et de la Seine. Derrière ce
« logis il y avait une tour carrée qui fut abattue en partie par les
« Espagnols en 1590.

« Une famille très ancienne portait le nom *du Donjon*.

« Elle passait pour issue des premiers comtes de Corbeil.

« En 1487, Georges d'Amboise, alors évêque de Montauban, fut
« enfermé dans la grosse tour de Corbeil ».

COMMUNE

Louis VI accorda aux bourgeois de Corbeil le droit de n'aller en guerre que deux fois l'an et ce, sans être tenus de s'éloigner de leur ville de plus de douze lieues.

En dernier lieu, le corps de Ville se composait de trois échevins et d'un receveur des deniers communs, assisté de son contrôleur. L'élection des échevins avait lieu tous les ans, le jour de la Pentecôte.

Les armoiries de la ville sont (d'argent suivant Millin qui doit avoir raison) d'azur à un cœur de gueules rempli d'une fleur de Lys d'or, avec la devise : *Cor bello pace que fidum* (2). Dulaure a vu dans l'hôtel-de-ville, en 1787, le portrait de Louis XV, celui de Louis XVI et d'autres tableaux. Des candélabres en fonte, posés

(1) L'église St-Nicolas, située en dehors des murailles, fut détruite en 1562 pour les besoins de la défense de la ville, qu'elle dominait de ce côté.

(2) Non, Millin n'a pas raison : les armoiries de Corbeil sont bien : *d'azur, à la fleur de lys d'or, dans un cœur de gueules*. Ce blason n'est pas tout à fait conforme aux règles héraldiques, mais il y a des siècles qu'il dure ainsi. Les arquebusiers de Corbeil avaient mis ces armoiries sur leur drapeau, en y ajoutant leur devise : *Cor bello paceque fidum*, qui est devenue celle de la ville après la disparition des arquebusiers.

sur le pont depuis très peu d'années, portent à leur base un aigle éployé qui tient dans ses serres une corbeille de fruits, et dans son bec une banderolle avec la devise: *Cor bello pace que fidum*.

PLACE DU MARCHÉ

Située à peu près au milieu de la ville.

A droite de cette place était l'hôtel-Dieu, l'auditoire de la Justice Royale, le greffe et les prisons; à gauche, l'église de Notre-Dame et les boucheries (1).

La Justice était administrée par un prévôt et un procureur du roi.

GRANDES ÉCOLES

« Les grandes écoles de Corbeil furent célèbres aux XII^e et XIII^e siècles. Abélard y donna des leçons ».

COLLÈGE

Fondé par Jacques Bourgoïn (V. l'épithaphe de ce personnage, à la description de St-Spire).

Dans la cour du collège, inscription consacrée à la mémoire du fondateur.

ARQUEBUSE

La compagnie de l'arquebuse avait un hôtel flanqué d'une tourelle octogonale (2).

Entre la rue de l'arquebuse et celle des fossés, un passage établi dans l'édifice communique d'une rue à l'autre; à chacune de ses extrémités, une baie ogivale en pierre, dépourvue de moulures et sans caractère; l'intérieur plafonné. Le bâtiment au-dessus a l'aspect moderne; à un de ses angles, une tourelle octogonale, construite en pierre pour la majeure partie, et surmontée d'un comble d'ardoises.

A côté de ce bâtiment, perron, jardin, grille et petit château du XVII^e siècle, c'était là l'Hôtel des Arquebusiers.

(1) Pour que cette description soit claire, il faut se placer au fond du marché et regarder dans la direction du grand pont sur la Seine; alors, en effet, on a à sa droite les bâtiments indiqués par l'auteur.

(2) L'auteur commet une erreur: cette tourelle, qui existe encore, appartenait à l'Hôtel-de-Ville, contigu, il est vrai, à l'Hôtel des *Arquebusiers* de Corbeil, et c'est dans l'Hôtel-de-ville même qu'était pratiqué le passage dont il est ici question.

MAGASINS DU ROI

Halle construite par Viel, XVIII^e siècle (1).

RUES ET PLACES

Place de la Quarantaine.	Rues des Fossés.
Rues des Tisseurs.	— de l'Arquebuse.
— des Rosiers.	— du Charbon blanc.
— du Grand Pignon.	— de l'Arche.
— de l'Hospice.	— du Collège.
— St-Spire.	— St-Jean de l'Ermitage (2).
— Notre-Dame.	— St-Nicolas.

Quai de l'Instruction (nom moderne, date de la révolution) (3).
« Aux Bordes-lez-Corbeil, un fief appelé Jérusalem » (4).

ÉGLISE NOTRE-DAME

« Epoque de la fondation première ignorée. L'Eglise était déjà
« collégiale en 1093. Douze chanoines et un abbé composaient le
« chapitre. En 1224, le roi Louis VIII portait le titre d'abbé de
« Notre-Dame de Corbeil ».

« Le Chapitre fut uni à celui de St-Nicolas dans le cours du
« XVI^e siècle.

« La cure qui existait dès le XIII^e siècle et qui fut primitivement
« une annexe de la paroisse d'Essonnes, était desservie, dans l'E-
« glise, à la chapelle de St-Yon.

« En 1601, les paroissiens de St-Nicolas, dont l'église avait été

(1) Construite en 1784, cette halle était un joli spécimen du style Louis XVI; elle a été détruite, il y a une vingtaine d'années, pour faire place à l'énorme et disgracieux bâtiment des Grands-moulins.

(2) Saint Guillaume, archevêque de Bourges, naquit dans cette rue; une ancienne tradition disait que les femmes ne pourraient plus enfanter dans la maison où il vint au monde.
(Note de l'auteur).

(3) C'est aujourd'hui le quai Bourgoin, en souvenir de ce vaillant homme de guerre, né à Corbeil, mort en 1651 dans sa maison du quai St-Laurent, devenu à la révolution le quai de l'Instruction, et où il fonda le collège de Corbeil, dans sa propre maison qu'il donna à la ville, avec des rentes pour l'entretien de ce collège qui fut transformé, après la révolution, en école Communale.

(4) Le fief de Jérusalem existe toujours sous forme de maison bourgeoise. Vendu à la révolution comme bien national, on y installa une fabrique de colle forte; la maison fut alors appelée *maison de la colle* et le petit pont, qui est tout proche, prit aussi le nom de *bont de la colle*, qui lui est resté jusqu'à présent.

« abattue pendant les guerres de la ligue, obtinrent la translation
« de leur paroisse à Notre-Dame. L'Eglise devint bientôt exclusive-
« ment paroissiale ».

La reine Marguerite de Provence, douairière de Corbeil, fonda à Notre-Dame des prières pour son mari et son fils défunts (1).

L'église était antique et belle. Au portail, grandes statues de rois et de reines, sans inscription. Voûtes construites avec soin, clocher en pyramide dépassant les montagnes voisines. Auprès de l'Eglise, un cimetière et maisons des prêtres.

« Suivant l'abbé Lebœuf, le bâtiment était fort massif; au por-
« tail, de chaque côté, trois statues étroites et longues, dont celle
« du milieu représentait une reine. Le travail de ces figures accu-
« sait la fin du XI^e siècle. Deux ailes, galeries, plusieurs chapelles,
« arcades en pointe, forme des cintres indiquant le commencement
« du style gothique et la date de 1100 environ. La tour d'une archi-
« tecture plus délicate au dehors et dans les parties hautes ».

A côté du maître-autel, il y avait encore, au XVII^e siècle, un légendaire protégé par un treillis de fer.

En haut du rétable de ce même autel, on voyait encore, au siècle dernier, une grande châsse recouverte de feuilles d'argent et ornée de figures. Au frontispice, était représenté un chanoine à genoux devant une image de la Vierge. Cette châsse renfermait, avec les reliques de St Yon, celles de St Cance, martyr d'Aquilée. Les reliques de St Yon furent reconnues, en 1343, par Foulques de Chânes, évêque de Paris. Elles étaient alors placées dans une châsse très grande et très ancienne, couverte de plaques de cuivre, sur un côté de laquelle St Yon était figuré au moment où un bourreau allait le décapiter. En 1479, les reliques furent transférées dans une nouvelle châsse, la même dont il a été ci-dessus question et que l'abbé Lebœuf a pu décrire.

• Suivant la tradition, St Yon était un des compagnons de St Denis. Il prêcha l'évangile à Chânes, lieu d'un campement d'un corps de troupes Romaines, où aurait existé un temple de Mars. Il fut martyrisé sur une montagne voisine de cet endroit, à laquelle son nom fut donné dans la suite, et porta sa tête entre ses mains jusqu'au pont de Chânes. Son corps fut enterré en ce lieu (2).

(1) Saint Louis et Philippe III.

(2) Chânes, aujourd'hui Arpajon, depuis qu'en 1720 le Marquis de ce nom acquit cette seigneurie et lui donna son nom.

SEPULTURES

Tombe gravée à quatre personnages ; un homme en costume de cordelier et les trois femmes qu'il épousa successivement. Au sanctuaire, épitaphe de Simon Capitant, natif de Corbeil, Conseiller clerc au Parlement, chanoine et professeur de droit canon, XV^e siècle.

L'abbé Lebœuf dit que c'était l'effigie de ce personnage qui se voyait à la châsse de St-Yon, à la confection de laquelle il voulut beaucoup contribuer.

« Également au sanctuaire, tombe gravée de Jean, curé de
« St-Germain du vieux Corbeil, chanoine de Notre-Dame et de
« Saint-Spire, XV^e siècle ; vêtement très orné de figures.

« Au chœur, tombe de Jean de Kerkelevant, gentilhomme Bre-
« ton, mort à la fin du XV^e siècle, et de sa femme, décédée en
« 1501. Jean de Kerkelevant servit Louis XI contre le duc de Bour-
« gogne ».

Épitaphe et tombeau de Jacques Bourgoin, fondateur du col-
lège (1).

« Près du Jubé, à l'entrée du chœur, épitaphe, sur marbre blanc,
« de Joseph Adine, d'Auxerre, curé de la paroisse, et homme re-
« marquable par son talent. Il mourut en 1684 ».

Tombe de Charles Montils, archevêque d'Amalfi, mort à Corbeil en 1590, au moment où il retournait en Italie. « Sa maladie fut causée par le chagrin de voir Henri IV rétabli sur le trône ».

L'église de Notre-Dame a été si bien détruite qu'il n'en reste plus aucun vestige (2). Des maisons en ont usurpé la place. Des statues du portail, il en a été conservé deux, d'un style et d'une exécution remarquables, aujourd'hui placées dans l'église ci-devant abbatiale de St-Denis, à l'entrée de la Crypte, sous les noms de Clovis et de Clotilde (3) (Voir ce que j'en ai dit dans ma *Description de St-Denis*).

(1) Voir la description de ce monument à l'article St-Spire. (*Note de l'auteur*).

(2) C'est une erreur, car des épaves curieuses existent encore, dispersées en divers endroits, notamment dans l'ancienne maison des Récollets de Corbeil, où l'on conserve cinq chapiteaux romans de grand intérêt.

(3) Ces deux statues ont été sauvées par Lenoir qui les a déposées au musée des monuments français ; à la dispersion de ce musée, elles ont été envoyées à St-Denis où elles sont encore. On peut en voir les moulages au musée de sculpture comparée du Trocadéro.

Tombeau de Jacques Bourgoïn transféré à Saint-Spire.

Débris de portes d'un très beau travail, dans le parc de Montgermont, auprès de Pringy (1).

Dix ou douze des chapiteaux de l'Eglise auraient été achetés pour la collection du Louvre.

Suivant la description du département de Seine-et-Oise, publiée chez Didot, plusieurs fragments sculptés de la même église auraient été employés à l'ornementation du petit château d'Engelthal, près d'Épinay-sur-Orge (2).

Cette belle église de Notre-Dame fut démolie vers 1820 (3); malgré de vives réclamations, le maire de la ville l'avait condamnée et persista opiniâtrément. On a remarqué que depuis lors une sorte de malédiction divine avait poursuivi la famille de ce destructeur de temples (4). Je connais beaucoup de personnes qui ont vu l'Eglise de Notre-Dame encore en très bon état de solidité. Elle passait pour supérieure en mérite architectural à celle de St-Spire. Malheureusement elle était livrée à une révoltante profanation et servait de théâtre ordinaire aux saltimbanques qui venaient à Corbeil.

SAINT-SPIRE

Une seule s'est conservée des nombreuses églises de Corbeil,

(1) Ce ne sont pas des débris de portes, mais les ogives de deux travées que le comte de Gontaut-Biron a acquises lors de la démolition de cette église, 1820-1823, et a fait réédifier dans son parc de Montgermont, où elles font le meilleur effet.

(2) M. de Guilhermy doit faire ici confusion, car il n'y a pas de château d'Engelthal à Epinay-s-Orge.

(3) De 1820 à 1823.

(4) L'auteur se fait ici l'écho d'un faux bruit. Le maire de Corbeil, à cette époque, était M. Boucher, homme honorable qui ne mérite pas cette accusation. On en a la preuve par la délibération du Conseil municipal, dans sa séance du 24 août 1818, où fut décidée la vente, pour la démolir, de l'Eglise de Notre-Dame, dont l'état de dégradation, faute d'entretien, était un danger pour le voisinage. Le Conseil était saisi de cette question par une demande de la fabrique, appuyée par l'Evêque de Versailles et adressée au Sous-Préfet, qui, lui-même, la transmettait au maire.

Et l'explication est facile : Au rétablissement du culte, trois édifices non aliénés, St-Spire, Notre-Dame et St-Léonard, furent rendus à la fabrique de St-Spire, l'unique paroisse de Corbeil. Ils étaient dévastés et la fabrique n'avait plus de ressources ; on ne put donc s'occuper que de St-Spire, et Notre-Dame fut abandonnée en attendant des jours meilleurs qui ne vinrent pas. Mais les dégradations s'accrochèrent à un point tel que ce monument était devenu un danger public. Faute de pouvoir le réparer, on le démolit. Il n'y a pas eu vandalisme, mais seulement une mesure de sécurité qui s'imposait, toute regrettable qu'elle était.

c'est celle de St-Spire, qui a toujours passé d'ailleurs pour la première de la Ville. Elle l'emportait en célébrité et en importance comme en dimensions sur celle de Notre-Dame. Voici comment on en raconte l'origine :

St Exupère, appelé vulgairement St-Spire, Evêque de Bayeux au premier siècle (1), avait été inhumé près de sa ville épiscopale, dans une chapelle fondée par son disciple et successeur, St Rigobert (2). En 863, le pays de Bayeux étant livré à la dévastation par les Normands, les reliques du saint furent apportées, avec celles de Saint-Loup, au château de Palluau, près Corbeil. St Loup avait, comme St Spire, occupé le siège de Bayeux ; on racontait qu'il avait délivré la ville d'un loup *affreux et enragé*, en le forçant à se noyer lui-même.

Dans le cours du X^e siècle, vers 950, Hémon ou Haymon, comte de Corbeil, s'empara du château de Palluau et se réserva les reliques des deux saints pour les transporter dans la ville de Corbeil. Il fit construire, près du château qui lui servait de demeure, une église considérable, en l'honneur des saints apôtres, de St Exupère et de St Loup, dans laquelle il déposa les deux corps saints.

Hémon est le premier Comte de Corbeil, qui soit connu d'une manière certaine. On croit qu'il était fils d'Osmond le Danois.

Il épousa Elisabeth, parente d'Edwige, femme de Hugues le Grand, qui leur donna le Comté de Corbeil et la seigneurie de Gournay-sur-Marne. Hémon se distingua par sa valeur dans la guerre contre l'empereur Othon. Il mourut vers 957, au retour d'un pèlerinage qu'il avait fait à Rome, et fut inhumé, par les soins de sa veuve, dans son église de St-Spire. Les chanoines célébraient pour lui, chaque année, un service solennel, le 20 mai. En fondant l'Église, il avait donné les terres de Palluau et de Bésencourt pour l'entretien de douze prêtres en l'honneur des douze apôtres.

Le comte Bouchard II bâtit le cloître et l'entoura de bonnes murailles, pour garantir l'église qui avait été dévastée pendant les guerres (3). Il exempta aussi les chanoines de toutes charges, ce qui fut confirmé par le roi Philippe I^{er}, et les dispensa même, en 1071,

(1) St Exupère, premier évêque de Bayeux, vivait au premier siècle de l'Église ; il eut pour successeur St Regnobert, auquel succéda St Loup, que l'on nomme plus communément St Leu.

(2) Plutôt St Regnobert.

(3) La charte de fondation du cloître est de 1071.

de soumission à l'autorité de l'abbé, leur permettant de décider leurs affaires à la pluralité des voix. Ce dernier privilège avait pour objet de les affranchir d'un certain abbé appelé Jean, fils d'un Frédéric de Corbeil, *qui exerçait contre le chapitre une rage tyrannique.*

Incendiée vers 1140, l'Eglise fut rebâtie sous le règne de Louis VII, d'une architecture simple et un peu écrasée. La reine Adèle, femme du roi Louis VII, mérita le titre de bienfaitrice du chapitre. Les frères du même prince, Henri et Philippe, furent successivement abbés de St-Spire. Les chanoines étaient tombés alors dans une grande licence de mœurs ; Henri essaya, mais en vain, de les réformer.

De grands travaux furent faits dans l'église au XIV^e siècle.

Le dix octobre 1437, Jean l'Eguisé, évêque de Troyes, célébra une nouvelle dédicace de Saint-Spire.

Le roi Louis XII donna de quoi entretenir des enfants de chœur. En 1532, le Chapitre fut réformé pour la régularité du service divin.

Lorsque le duc de Parme s'empara de Corbeil (1), des soldats furent poursuivis et tués jusque dans les lieux saints.

Les habitants avaient pris la précaution de cacher les objets les plus précieux de leurs églises. St-Spire avait été endommagé, l'édifice fut réparé à la fin du seizième siècle.

« En dernier lieu le chef du chapitre conservait toujours le titre
« d'abbé. Le maréchal de Villeroy, en sa qualité de seigneur de
« Corbeil (2), avait droit de présenter à cette dignité. Les chanoines
« étaient à la nomination du roi ».

La châsse de St-Spire était autrefois célèbre et vénérée.

Un vieux légendaire, jadis placé dans l'Eglise de Notre-Dame, à côté du maître-autel, sous un treillis de fer, contenait, au sujet de ce reliquaire, quelques renseignements curieux. « Geoffroy du
« Plessis qui, en sa jeunesse, avait été secrétaire de Jeanne de Tou-
« louse, comtesse de Poitiers, avait fait refaire, en partie à ses dé-
« pens, la châsse du saint, on y voyait ses armoiries. La châsse était
« en argent doré, ornée de fleurs de lys, de tours de Castille, et de
« douze figures d'argent doré, entre lesquelles on distinguait celle

(1) Le 16 octobre 1590.

(2) Seigneur engagiste.

« de la reine Clémence de Hongrie qui avait fait terminer le travail.
« Les armes de cette reine y étaient aussi représentées. St Loup re-
« posait dans une châsse de laiton, aussi décorée de statuettes et
« d'armoiries ; la translation des reliques de St-Spire dans la nou-
« velle châsse eut lieu en 1317 et fut illustrée par de nombreux
« miracles ».

La châsse de St-Spire ayant perdu quelques-uns de ses orne-
ments fut rétablie en 1454. Quelques figures avaient disparu, elles
furent suppléées du temps de François I^{er}. La châsse fut encore res-
taurée ou renouvelée, en 1619, par les soins de Paul Hurault, ar-
chevêque d'Aix.

« Ce reliquaire était grand, magnifique, tout en vermeil et posé
« au-dessus de la boiserie du rétable du maître-autel (1). On y
« montait par un escalier pratiqué derrière cette boiserie. La châsse
« de St Spire se trouvait placée au fond, ayant à sa droite, c'est-à-
« dire vers le nord, celle de St Loup qui était aussi en vermeil,
« mais d'un travail moderne, et à sa gauche une autre châsse con-
« tenant les reliques de St Renobert, avec celles de quelques autres
« saints. »

Du temps de l'abbé Lebœuf, l'ancienne châsse en laiton de St
Loup, mentionnée par l'historien de Corbeil, avait été remplacée
par une autre plus riche.

« On voyait, dans le sanctuaire, deux armoires grillées, une de
« chaque côté ; elles contenaient le chef de St Yon, un bras d'ar-
« gent, des boîtes, des phylactères. Le chef de St Pierre Alexan-
« drin et les reliques de saint Spiridion étaient conservées dans
« le trésor. Une procession solennelle se faisait chaque année, en
« l'honneur de ces saintes reliques, le dimanche avant les Roga-
« tions. »

Les gens de Ballancourt jouissaient anciennement du privilège
de *lever* la châsse de St Spire, en mémoire de ce qu'ils avaient été
hommes de son église. La piété des fidèles attribuait sans cesse de
nouveaux miracles à l'intercession du saint Evêque.

La révolution a détruit les précieux reliquaires dont nous venons
de parler. J'ai appris à Corbeil que les démocrates de l'endroit
avaient vendu les châsses de St Spire et de St Loup, pour avoir de
quoi se donner une guillotine (2).

(1) Dans une niche pratiquée pour le recevoir.

(2) On se demande qui a pu raconter à M. de Guilhermy ces histoires inventées de

« Les principaux autels de l'Eglise étaient placés sous l'invocation de St Pierre Alexandrin, de St Clément, de St Germain d'Auxerre, de St Louis, Evêque. »

CHAPELLE DE PAROISSE

« Le service paroissial se faisait dans la chapelle St-Martin ».

CHAPELLE SAINT-LOUP

Les fonts baptismaux étaient placés dans une belle et grande chapelle du Titre de St Loup (1) située dans le cloître. « Cette chapelle, dont l'architecture accusait le style du XIII^e siècle, avait aussi pour patron St Gilles. Elle formait un édifice distinct, entièrement détaché de la Collégiale, du côté du Nord. »

STALLES

Les stalles de St-Spire étaient nombreuses et enrichies de sculptures intéressantes ; elles dataient de la fin du XV^e siècle.

Les petits bas-reliefs des miséricordes représentaient des métiers, des jeux, des figures fantastiques. Millin en a conservé quelques curieux détails dans les gravures de ses *Antiquités nationales*.

L'Eglise renfermait autrefois des monuments funéraires parmi lesquels on citait : 1^o la chapelle du comte Hémon, fondateur ; 2^o le tombeau et la représentation de Jean Laisné, garde de la prévosté de Corbeil, mort en 1492 ; la tombe gravée d'Alice ou Alésie, de Corbeil, décédée en 1261, mère de Renault, Evêque de Paris. Cette dernière tombe se trouvait placée entre la Chapelle de Ste Barbe et celle de Ste Cécile. « Alice habitait, en 1260, dans le cloître de St-Spire, chez Ancel, chantre de la collégiale. Le costume de son effigie, sur la tombe, annonçait une simple bourgeoisie. L'Evêque Renault portait le nom patronymique de Mignon ».

toutes pièces. Il n'y a jamais eu de guillotine à Corbeil pendant la révolution ; il est vrai qu'on a expédié à plusieurs reprises des prisonniers à Versailles, mais si le sang a été versé ailleurs, il n'a pas coulé à Corbeil.

Les châsses ont été tout simplement envoyées à la Convention, sur l'autel de la patrie, ce qui s'est fait dans beaucoup d'endroits ; les registres municipaux sont là pour prouver ces faits.

1) Appelée plus tard St-Gilles, détruite à la révolution.

Il ne reste des anciennes tombes gravées qu'un très petit nombre de fragments de fort médiocre importance. La chapelle sépulcrale du comte Hémon a été détruite ; mais, comme nous le verrons plus loin, la remarquable statue de ce personnage a échappé aux briseurs de tombeaux.

Le chapitre de St-Spire possédait autrefois un antique nécrologe qui est cité par l'abbé Lebœuf.

Le cloître qui entourait la collégiale était connu au XI^e siècle, sous le nom de *Castrum sancti Exuperii*.

Au tome II de ses *Antiquités nationales*, article n^o XXII, sur l'Eglise de St-Spire, Millin nous a conservé, par des gravures, le souvenir de plusieurs monuments remarquables, savoir :

- 1^o Porte du cloître de St-Spire.
- 2^o Statue du comte Aymon, placée à la dite porte (1).
- 3^o Monument de Jean Tartaret, apothicaire du Roi, mort en 1632.
- 4^o Figure sépulcrale du comte Aymon.
- 5^o *Figure sépulcrale* d'Alice, mère de Renaud, Evêque de Paris, morte en 1261 (2).
- 6^o Figure sépulcrale d'une bourgeoise, décédée en 1333.
- 7^o Chapelle sépulcrale du comte Aymon.
- 8^o Siège de l'abbé, avec quelques détails.
- 9^o Miséricordes des stalles.
- 10^o Sceau de l'Eglise.
- 11^o Châsse de St Spire ; détails d'icelle.

Le siège du célébrant était autrefois placé à la seconde travée du chœur, dans la partie pleine, du côté de l'Epître.

Le tombeau du comte Aymon était en face, à l'Evangile.

L'ancienne porte du cloître des chanoines existe encore. Elle ouvre sur la rue St-Spire, l'une des plus considérables de la ville, derrière le chevet de l'Eglise. C'est un curieux monument de la première moitié du XIV^e siècle. Grande et haute baie ogivale ; de chaque côté, neuf colonnettes dont trois principales et les six autres beaucoup plus minces ; jolis chapiteaux à deux rangs de feuilles ; archivolté à plusieurs retraits, divisés en trois tores arrondis et en six autres cordons de moindre volume. Chacun de ces

(1) Erreur : les deux statues qui ornaient le portail du cloître étaient celles de St Spire et de St Loup.

(2) Pierre tombale ; existe encore, mais très usée, elle est au milieu de la grande nef.

tores ou cordons présente un filet en saillie. Un cordon externe, qui forme encadrement, repose sur deux consoles sculptées d'animaux, depuis longtemps mutilés. Un bandeau sous l'arc d'ouverture le plus intérieur, a pour supports deux pilastres plats à chapiteaux feuillagés. Grand entablement, en avant duquel se dessinent deux bases de tourelles. D'un côté de la porte, à main droite, un pied droit qui se présente d'angle, et sert comme appui à une niche, aujourd'hui vide, mais encore surmontée de son dais; au-dessus, un petit pilastre qui va se relier à la base d'une des tourelles. A main gauche il ne reste plus que le pied de la seconde tourelle. En dedans de la porte, il y a, de chaque côté, un pan de mur assez élevé, au sommet duquel deux consoles à figures humaines sont disposées pour soutenir un plancher. Ces quatre consoles sont très mutilées.

Ce qu'on appelle aujourd'hui le cloître, n'est plus qu'une rue qui fait le tour de l'église.

La façade de l'église est bien dégagée; elle s'élève en vue d'une riante campagne. Elle consiste tout entière en une grosse tour carrée d'une belle et sévère architecture, I^{re} moitié du XIII^e siècle. Au pied de cette tour s'ouvre une porte ogivale accompagnée de six colonnettes, bases détruites, chapiteaux à crochets. Vousure à deux retraits, dont le plus intérieur bordé d'un gros tore rond; tympan uni, linteau soutenu par deux consoles, l'une avec une tête d'homme dont la bouche semble se disposer à siffler, l'autre avec une tête de diable qui mord la moulure au-dessous.

Au-dessus de la porte, fenêtre ogivale accostée de deux colonnes complètes, et cernée à sa tête par un cordon qui repose sur deux mascarons.

Plus haut, une corniche décorée d'une série de modillons à têtes d'hommes, d'animaux, de diables et en feuillages.

Aux angles de la tour, contreforts doubles d'un volume considérable, qui montent en diminuant d'épaisseur, d'étage en étage.

L'étage supérieur de la tour présente deux baies ogivales, étroites et longues; archivoltas à triple retrait et à moulures rondes; le premier cordon de la vousure, pour les deux baies, ayant pour appuis trois colonnes; les deux autres ajustés sur de simples impostes; un cordon d'encadrement externe reposant sur des consoles historiées.

Triple rang de billettes carrées.

Chapeau d'ardoises, substitué probablement à une ancienne flèche.

Ce que nous avons dit de la face extérieure de la tour, s'applique aux deux faces Nord et Sud, à la seule différence qu'il n'y a pas de porte à celles-ci et, qu'à la face nord, la fenêtre du 1^{er} étage n'existe pas.

De plus, une grosse cage d'escalier occupe l'angle Nord-Est ; d'abord carrée, puis disposée à cinq pans ; un cordon à modillons historiés lui fait une ceinture. Cette tourelle est coiffée d'un comble de pierre. Quant à la face orientale, ce n'est qu'à partir de l'étage supérieur à double baie qu'elle peut se raccorder avec les autres.

Les flancs de l'église ne présentent guère que des murs recrépis à neuf, d'un aspect assez peu monumental.

Au nord, à la première travée, une porte moderne, en ogive de plâtre, trilobée ; au-dessus un œil-de-bœuf en quatre-feuilles.

A la suite de cette travée, commence la série des chapelles qui font une forte saillie en dehors du collatéral. A chacune des trois premières, un pignon, une fenêtre, des contreforts. Les deux travées suivantes, qui forment à l'intérieur une chapelle plus importante que les autres, ont deux pignons plus élevés que les premiers, dans le haut de chacun desquels s'ouvre un œil-de-bœuf en quatre-feuilles.

Cette chapelle s'éclaire par deux fenêtres ogivales, assez élégantes, à double baie, avec colonnettes et chapiteaux.

Le mur de la haute nef et du chœur est percé de fenêtres très simples en ogives, et couronné d'une corniche moderne en plâtre.

Après la chapelle à deux travées, dont nous venons de parler, on remarque deux chapelles absidales, tournées vers le nord, entre lesquelles se trouve une cage d'escalier en pierre qui se termine en forme de cône. L'une de ces chapelles absidales correspond à la dernière travée du collatéral, l'autre sert de sacristie. Elles sont, avec le clocher, leur contemporain, à peu près les portions de l'église les mieux construites et sont bien appareillées en pierre de taille. Chacune présente deux rangs de fenêtres en ogive simple, accusant deux étages intérieurs ; contreforts élevés, corniche à belles feuilles entaillées.

La première de ces absidioles ne fait au dehors qu'une saillie peu importante ; la seconde est beaucoup plus complète.

Au sud, on retrouve une porte moderne et trois chapelles avec

leurs pignons, absolument comme au Nord, puis aussi une chapelle de deux travées avec fenêtres ogivales à meneaux. Un mur droit ferme cette dernière chapelle à l'est. Quant au collatéral, il se termine par un mauvais cul-de-sac, tout récrépi à neuf et disposé de manière à produire à l'intérieur un de ces effets de jour d'un genre tout à fait faux, qui ont été si fort à la mode (1).

C'est la septième travée de l'église, mais la première de l'abside.

Le flanc de l'abside, à découvert à cette septième travée, montre une grande fenêtre ogivale percée de quatre baies et de trois œils-de-bœuf.

L'abside, flanquée de hauts contreforts, présente cinq longues fenêtres en ogive, chacune à deux baies trilobées avec œil-de-bœuf au tympan. Les lobes, en partie détruits, corniche grossière.

A la travée du fond, un petit sacraire percé d'une ogive simple, et couvert d'un toit de pierre très incliné, remplit l'intervalle des deux contreforts, et touche par le haut de son toit à mi-hauteur de la fenêtre terminale dont il supprime ainsi une portion.

Je n'ai pas vu de gargouilles, mais seulement des chéneaux de pierre très simples pour l'écoulement des eaux.

Toute la nef a été réparée à grands frais et a perdu tout caractère extérieur, malgré la bonne volonté du curé et des paroissiens.

A l'intérieur, plusieurs styles d'architecture bien caractérisés : le porche du XIII^e siècle ainsi que les sacristies ; la nef, du XII^e ; le chœur, l'abside et la maîtresse voûte de la nef, du XIV^e. Il y a bien quelques autres variétés, mais elles n'ont pas la même importance.

Le chœur, comme nous le verrons, n'a pas la même régularité que la nef.

La porte occidentale donne accès dans un porche très élevé qui se trouve sous la tour, et qui serait d'un effet grandiose si la boiserie du buffet d'orgue n'était venue s'accrocher à sa majestueuse ogive d'ouverture vers la nef. Dans les angles de ce porche, quatre faisceaux triples, à chapiteaux feuillagés. Voûte ogivale, croisée de nervures rondes, doubles ; belle clef formée d'une couronne en feuilles de trèfle ; sur chacun des quatre côtés du porche, quatre consoles disposées en deux étages, sculptées de têtes d'homme, de diable, de bœuf, de porc.

(1) Dans ces derniers temps, on a utilisé ce terminus en en faisant une chapelle de la Vierge, sans grand style.

Ces consoles paraissent avoir été destinées à supporter des pièces de bois ou des plafonds. La grande ogive d'ouverture reposait sur deux superbes groupes de colonnes, à bases feuillagées et ornementées.

Vaisseau triple, six travées, dont quatre à la nef et deux au chœur, abside à sept travées en pourtour.

Piliers massifs à plusieurs retraits, flanqués chacun de trois colonnes, pour recevoir les retombées des arcs latéraux et de ceux du bas-côté ; et vers la maîtresse nef, d'un faisceau de trois minces colonnettes, montées sur des bases feuillagées et terminées par des chapiteaux anguleux, à crochets, dont la forme semble accuser le style du commencement du XIV^e siècle.

Aux quatre premières travées qui constituent la nef, les arcs latéraux sont en plein cintre et à deux retraits sur chacune de leurs deux faces, XII^e siècle bien caractérisé. Au-dessus des arcs, un grand mur lisse, d'une nudité par trop complète. Les fenêtres sont petites et placées très haut ; ogivales à l'extérieur, elles touchent intérieurement le sommet des formerets et prennent ainsi une forme à peu près triangulaire à leurs têtes.

Les voûtes, arcs doubleaux et formerets sont en ogive, nervures croisées, rondes à la voûte, munies d'un filet en saillie et accostées de cordons ; jolies clefs feuillagées dont chacune est accompagnée de deux figures en buste, dont la plus remarquable représente une femme coiffée d'un voile et d'une couronne, peut-être la Vierge. On a cherché vainement à décorer chacune de ces têtes d'un nom historique, la Reine Blanche, St Louis, etc.

Jusqu'à la cinquième travée, les piliers offrent une constante symétrie et leurs chapiteaux sont sculptés de feuilles d'un bon style, mais la régularité de l'ordonnance cesse avec la dernière travée de la nef.

A la cinquième travée, celle où commence le chœur (1), la baie latérale est en ogive d'une mauvaise forme. Les piliers et les chapiteaux diffèrent complètement de ceux de la nef. La sixième travée, plus étroite que la précédente, présente de chaque côté une ogive sans moulures, ni colonnettes.

L'ogive de la première travée du chœur, plus large que les autres arcs de l'église, repose sur deux colonnes engagées ; chapiteaux sculptés d'un feuillage très sec, de style plus ancien que ceux de la

(1) Le chœur ayant été diminué, cette travée se trouve maintenant dans la nef.

nef, palmettes liées deux à deux. Une des quatre colonnes qui portent les deux arcs, un pour chaque côté du chœur, est taillée à pans, les autres sont rondes, la colonne à pans se trouve au sud ; son chapiteau présente des rinceaux disposés de manière à former des espèces de médaillons circulaires.

Les ogives des arcs sont bordées de tores ronds d'une exécution peu régulière ; au-dessus de chaque arc, le mur est lisse jusqu'à une assez grande élévation ; une petite fenêtre cintrée s'ouvre tout en haut ; beaucoup de liens en fer retiennent la construction dans cette partie de l'église (1).

La seconde travée du chœur est large, mais la baie ogivale qui s'y voit de chaque côté n'a pas en ouverture la moitié de l'espace. Cette baie est complètement cernée par une moulure ronde à filet saillant, dont les extrémités reposent sur deux bases ; pas de chapiteaux. Les deux bases accusent le XIV^e siècle. Dans le surplus de la largeur de la seconde travée, au nord, un mur simple, autrefois percé dans sa partie haute d'une baie formant tribune, ouvrant sur la salle supérieure de la sacristie (2) ; au sud, une grande fenêtre ogivale, partagée par des meneaux en deux baies principales, dont chacune se subdivise en deux autres ; divers interstices ; au tympan principal une rose ; deux autres roses aux tympan des parties secondaires. La première a, je crois, des redans, les deux autres sont simples.

Abside à cinq pans ; au fond, quatre colonnes monostyles engagées, tout à fait pareilles d'ailleurs aux colonnettes hautes de la nef. Cinq longues fenêtres, divisées chacune en deux ogives trilobées, avec petite rose simple au tympan. Ces fenêtres, et celle de la seconde travée du chœur au sud, sont garnies de vitraux colorés, modernes, sans figures, ni ornements (3). Une tête moderne a seulement été placée à la rose de la fenêtre extrême de l'abside.

A la travée terminale de l'abside, se trouve un petit sacraire, en saillie, ouvert par un arc plein cintre, voûte basse, croisée de quatre nervures carrées qui reposent sur des consoles simples, une fenêtre

(1) En 1745, le 6 juillet, une terrible explosion de la poudrerie royale, qui était voisine, ébranla l'église à ce point qu'il fallut la consolider par des liens en fer.

(2) C'était au XIV^e siècle la tribune royale, qui fut souvent occupée par la reine Isabeau de Bavière, de triste mémoire.

(3) Ces vitraux ont été remplacés depuis par d'autres vitraux à personnages, plus conformes au style général de l'église.

ogivale au fond. Ce lieu servait sans doute de dépôt pour des reliques ou d'autres choses précieuses.

Pour compléter la description architecturale du chœur, il reste à dire que, de chaque côté, les deux travées sont comprises entre trois faisceaux de colonnettes semblables à ceux de la nef ; le premier de ces faisceaux, à l'entrée du chœur, s'arrête assez loin du sol, sur une console sculptée de feuillages et d'un écusson que je soupçonne bien d'avoir été refaits.

Les voûtes du chœur et de l'abside sont pareilles à celles de la nef et datent du même temps. Nervures et arcs doubleaux, formés de tores ronds, minces et assez légers. La clef de la première travée est feuillagée, accostée d'un écusson aux fleurs de lys sans nombre et d'une tête barbue qui vient d'être enluminée. La clef de la seconde travée et celle de l'abside sont simplement décorées de feuillages, XIV^e siècle. Six nervures se réunissent autour de la clef absidale. Voûtes de la seconde travée du chœur et de l'abside peintes en bleu avec un semis d'étoiles d'or ; arcs doubleaux, nervures et clefs en or et rouge (1).

Le chœur, percé de deux arcs de chaque côté, n'occupe en réalité qu'une travée et demie, le surplus de la seconde est compris dans l'espace affecté au sanctuaire (2).

Sol du chœur élevé de deux marches, pavé en carreaux noirs et blancs ; petites grilles, XIX^e siècle. Stalles nombreuses, modernes et sans ornements. Aux baies de la seconde travée, grilles du XVIII^e siècle formant portes, travail ordinaire (3).

Les parois de la première partie du sanctuaire sont revêtues de boiseries, XVIII^e siècle, qui formaient encore, il y a peu d'années, la décoration d'un grand rétable placé derrière le maître-autel ; elles présentent, de chaque côté, deux pilastres composites cannelés, un fronton demi-circulaire, une gloire, etc. Au sud, le siège du célébrant ; au nord, une table avec deux chandeliers et la croix des Processions.

(1) Ces peintures sont modernes (1^{re} moitié du XIX^e siècle), mais elles avaient la prétention de reproduire un état de choses ancien.

(2) Dans ces dernières années, sans souci du style et des origines de l'église, le chœur a été réduit d'une travée entière, rendue à la nef. Cette disposition nouvelle a enlevé à l'église le caractère canonial qu'elle devait à son titre de collégiale.

(3) Grilles et stalles ont disparu dans le remaniement indiqué à la note 2 ci-dessus. Ces stalles avaient elles-mêmes remplacé les célèbres miséricordes dé truïtes à la révolution. (V. Millin, *Antiquités nationales et Magasin pittoresque.*)

Le sol du sanctuaire est de deux marches plus haut que celui du chœur. Il est probablement aussi pavé en carreaux de pierres symétriques ; un tapis le couvrait la dernière fois que j'ai visité l'église.

Maître-autel en marbre très simple, XVIII^e siècle. Il provient de la Commanderie de St-Jean-en-l'Île ; il est exhaussé sur plusieurs marches (1).

Boiseries modernes aux faces de l'abside.

Au-dessus du petit sacraire, derrière l'autel, un arceau moderne en bois, de forme ogivale, abrite la châsse principale qui renferme les reliques de St Spire. L'église possède cinq châsses en bois doré, refaites depuis le commencement de ce siècle. On n'en laisse, exposées sur la boiserie du sanctuaire, que trois qui sont historiées de figures et auxquelles, tant bien que mal, on a voulu donner la forme des châsses anciennes.

BAS COTÉS ET CHAPELLES

Les bas côtés ont une longueur de six travées ; ils s'arrêtent au point où commence l'abside. Chacun d'eux est bordé de quatre chapelles dont la dernière comprend deux travées. Ces deux travées n'occupent d'ailleurs que l'espace de la quatrième à la sixième chapelle du bas côté.

A la première travée de chaque collatéral s'ouvre une porte que nous avons déjà indiquée dans la description de l'extérieur.

Aux quatre premières travées dans les deux bas côtés, voûte d'arête, arcs doubleaux en ogive, formés de bandeaux fort larges et très épais, ayant chacun, pour supports, deux colonnes, l'une engagée dans le pilier de la nef, l'autre adhérente au mur dans les intervalles des portes et chapelles. Chacune de ces colonnes est accostée de deux pilastres qui servent de points d'appui aux retombées des voûtes. Socles des colonnes carrés, bases avec feuilles sur les angles, tore aplati, scotie et cordon. Chapiteaux sculptés de feuilles d'un style noble et sévère, XII^e siècle. Clefs de voûte sans ornements ; seulement, à la troisième travée du bas côté sud, il y a une couronne en torsade qui n'est pas ancienne.

A la suite des quatre travées qui correspondent à la nef, on a deux marches à monter.

(1) Cet autel, qui datait de 1736, a aussi disparu et a été remplacé par un autel moderne peu en rapport avec le style général de l'église.

De la quatrième à la cinquième travée, l'arc doubleau ne consiste plus en un bandeau, mais en trois gros tores ronds réunis.

La cinquième travée du collatéral égale en largeur une chapelle à deux travées, la dernière de chacune des deux lignes de chapelles. La voûte du collatéral est grossièrement construite et singulièrement disposée. La forme en est à peu près cintrée. Deux gros tores, bordés de moulures, se dirigent diagonalement des deux piliers de l'arc d'ouverture de la première travée du chœur, vers le pilier qui se trouve placé entre les deux baies de la chapelle. Là, ils rencontrent pour supports deux longues colonnes engagées. Les chapiteaux de ces colonnes, d'un style beaucoup plus ancien que ceux de la nef, pourraient bien appartenir au XI^e siècle. Le feuillage en est très sec, de petites boules y garnissent les bords des tailloirs.

A cette même travée, le bas côté a un peu plus de largeur que dans sa partie antérieure, et la voûte y est plus élevée.

Au nord, le flanc du bas côté gauchit d'une manière très sensible, aussitôt après la quatrième travée.

Il est possible qu'en reconstruisant la nef au XII^e siècle, on ait conservé l'ancien chœur qui, ensuite, aura été renouvelé dans les XIII^e et XIV^e siècles, à l'exception de quelques voûtes et piliers.

La sixième travée du collatéral sud, plus étroite que les précédentes, a été convertie en une chapelle de Notre-Dame des Sept Douleurs. Elle est entièrement moderne, ou du moins elle a subi un remaniement complet. Elle fait exactement face au reste de la galerie. Architecture moderne, soi-disant gothique, de bois et de plâtre, figurant trois ogives à l'entrée, voûte en berceau, fond en absidiole, trou à la voûte et jour à l'instar de St-Sulpice; au rétable, un des exemplaires du groupe de Notre-Dame de Pitié, distribué aux églises par les soins de la reine Marie-Amélie.

Au Nord, le collatéral se terminait avec la cinquième travée. Au delà, derrière un mur, se trouvait une salle contiguë à la sacristie, et présentant vers le Nord une petite abside parallèle à celle qui fait le fond de la Sacristie. Au XV^e siècle ou peut-être au commencement du XVI^e, on défonça le mur pour allonger le collatéral (1), et l'on construisit en sous-œuvre un arc surbaissé à

(1) Ce mur a été rebâti il y a peu d'années, pour rétablir aux dépens du collatéral, la salle qui existait autrefois et qui sert aujourd'hui en quelque sorte d'antichambre à la sacristie.

peu près cintré, dont l'archivolte est sculptée d'une série de figures assez curieuses, savoir :

Un petit personnage tenant un écusson.

Une espèce de serpent ailé.

Un Évêque assis, crosse en main, bénissant un très petit personnage.

Un Dauphin, une Colombe.

Un animal fantastique, assez semblable à celui du tombeau du comte Aymon.

Un ange avec une banderolle.

Un personnage comme le premier, tenant un écusson.

Enfin, un lion et un petit personnage assis.

C'est là une énigme que je n'ai pas encore devinée.

La voûte à nervures, XIII^e siècle, de la sixième travée, se raccroche tant bien que mal à l'arc dont nous venons de parler. En avant de la petite abside latérale de cette travée, triple faisceau portant l'arc doubleau; dans les angles du fond, colonnettes isolées. Les chapiteaux sont tous à crochets, XIII^e siècle.

Au bout du bas côté, porte de la sacristie, en ogive trilobée, XIII^e siècle; au tympan, une petite peinture du XVII^e siècle représente Ste Anne qui fait lire la Vierge. La mère et la fille sont nimbées.

CHAPELLES

Elles sont, comme nous l'avons dit, au nombre de huit.

Côté Nord :

1^{re} Chapelle. Arc d'ouverture en ogive, à bandeau posant sur de simples impostes; fenêtre ogivale; voûte XIII^e siècle, croisée de nervures à doubles tores ronds, qui ont pour supports les impostes de l'entrée et deux consoles. Cuve baptismale en marbre noir, en forme de bassin, sculptée d'un écusson au chiffre de St Spire que deux palmes accompagnent, XVII^e siècle.

2^e Chapelle. Semblable à la première, si ce n'est que la voûte est d'arête et que les impostes de l'arc d'entrée n'existent plus.

C'est la chapelle des Saints Apôtres, Patrons primitifs de l'Église. Les murs tapissés de bas-reliefs en bois, XVII^e siècle, qui représentent dix apôtres, grandeur demi-nature: St Jean, avec le calice d'où sort un serpent; St... (1), avec le livre et la lance; St Simon

(1) Ce doit être l'apôtre St Jude, dont la lance est l'attribut.

avec le livre et la scie; St Philippe avec le livre et la croix; St André avec la croix en sautoir; St Thomas, avec le livre et l'équerre; St Jacques le Mineur, avec le livre et la massue; St... (1), avec le livre et la hache; St Barthélemy avec le couteau et le livre; St Jacques le Majeur, avec le livre, le chapeau de pèlerin, le bourdon et la sacoche. Figures lourdes et mal dessinées; quelques têtes assez belles.

3^e Chapelle. Ogive d'ouverture à bandeau porté sur quatre colonnes, à chapiteaux feuillagés, d'un XIII^e siècle tout à fait primitif, peut-être même plus anciens. Voûte en berceau d'ogive. Dans chacun des deux angles du fond, deux colonnes, quatre en tout, de même style, mais plus fortes que celles de l'entrée. Deux de ces dernières semblent, comme les premières, soutenir leur part de la voûte. Les deux autres portent un gros tore qui encadre tout le mur du fond. Dans ce mur, une fenêtre en moitié de cintre, moderne.

4^e Chapelle. Deux travées, XIV^e siècle, voûtes plus élevées que celles des autres chapelles qui précèdent. Nouvelles croisées, rondes avec filets d'une légère saillie et doubleau en forme de tore, mascarons et petites figures faisant rosace dans les angles, clefs à feuillages, deux fenêtres à deux baies trilobées, avec colonnettes à chapiteaux feuillagés et un quatre-feuilles au tympan.

Je me rappelle avoir vu dans cette chapelle un tableau assez mauvais mais qui du moins avait le mérite de représenter le chœur de l'Église tel qu'il était avant la Révolution avec le tombeau du comte Aymon. Il s'est détruit faute de soin (2).

Côté Sud.

1^{re} Chapelle. Une chapelle des âmes du Purgatoire semblable à la première du côté Nord, seulement la voûte est d'arête. Cette chapelle a recueilli le tombeau du comte Aymon et celui de Jacques Bourgoïn.

2^e Chapelle. St-Joseph. Voûte et fenêtre comme la première, les impostes de l'entrée détruites. Assez jolie statuette de St Louis, XIX^e siècle.

(1) Saint Mathias, souvent personnifié par la hache.

(2) En effet, ce tableau n'existe plus, mais il nous reste une gravure qui nous montre le chœur de St-Spire tel qu'il était en 1789. Le tableau détruit a été remplacé par une bonne peinture de Mauzaisse, artiste de talent, né à Corbeil, qui y a représenté un exorcisme de St-Spire, d'après une ancienne gravure, et son propre père en costume de chantre, derrière l'Évêque. Cette chapelle est titrée de St-Spire, patron de l'église.

3^e Chapelle. St-Cœur de Jésus, absolument pareille à celle qui lui correspond du côté du Nord.

4^e Chapelle. Ste-Vierge. Deux travées répondant à une seule du bas côté. L'architecture a été toute modernisée. Les deux baies d'entrée en ogives simples et longues, sans ornementation, les murs peints, la voûte bleue avec un semis d'étoiles d'or. Deux fenêtres ogivales, comme à la chapelle St-Spire, mais décorées seulement de meneaux modernes en bois. L'arc doubleau entre les deux travées est un bandeau porté sur deux pilastres qui ont été remaniés ; aux deux retombées de la voûte, il y a deux mascarons à face humaine.

DÉCORATION — AMEUBLEMENT

Contre un des murs du Porche sous le clocher, grand tableau représentant St Spire, beau cadre en bois sculpté, XVIII^e siècle.

Aux côtés de la baie par laquelle on passe du porche dans la nef, deux statues d'Évêques, en bois, XVIII^e siècle, St Spire et St Loup (1).

Elles faisaient partie du grand rétable en boiserie qui était placé au fond de l'abside et dont les colonnes corinthiennes ont été vendues, par la fabrique, pour une église de Châteaudun, lorsqu'on s'est occupé de la restauration du sanctuaire.

A l'entrée du collatéral Nord, sous deux baies en ogive, nouvellement faites en bois et en plâtre, est appliquée au mur une longue inscription qui indique la fondation et la suppression du chapitre, l'histoire sommaire de l'Église, le nom des bienfaiteurs, ceux des abbés chefs du chapitre, des chanoines illustres et des curés qui ont gouverné l'Église depuis que le chapitre n'existe plus (2).

A l'entrée du collatéral sud, un autel décoré de deux belles têtes d'anges en bois et adossé à un corps d'architecture moderne qui a la prétention de figurer le vrai style de la fin du XIII^e siècle (3). Colonnets en ogive, pignons de plâtre et de bois, figures de plâtre posées *ad perpetuam rei Memoriam*, représentant les patrons

(1) Ces statues existent encore, mais elles ont été changées de place ; l'une d'elles, habillée de couleurs voyantes, a été placée, malgré sa grandeur, au-dessus de la porte de la sacristie.

(2) Cette inscription, qui n'est pas tout à fait exacte, est due à M. l'abbé Augustin Girard, qui fut curé de St-Spire de 1832 à 1874.

(3) L'établissement d'un calorifère a fait disparaître en partie cette décoration.

des cinq paroisses de Corbeil supprimées en 1793, Notre-Dame, St-Martin, St-Guenault, St-Léonard, St-Jacques.

Près de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, une petite sculpture en bois XVIII^e siècle : le Christ sur la croix, attaché par 3 clous, anges dont un recueille le sang dans un calice, la Madelaine embrassant les pieds de la Croix, la Vierge et St Jean, debout aux côtés du Sauveur.

Petite tête: Ecce homo, bas-relief en marbre, XVIII^e siècle.

MONUMENTS FUNÉRAIRES

Tombeau du comte Aymon ou Hémon. Le monument de ce personnage, fondateur de l'Église St-Spire, avait été refait dans la première moitié du XIV^e siècle. Il était placé dans le sanctuaire, à main droite (1), et se composait d'une chapelle magnifique contenant un tombeau de riche sculpture. L'épithaphe, formée de lettres en marbre blanc, incrustées dans une table de marbre noir, était ainsi conçue.

CY GIST

*le cors de hault et noble homme
le bon comte Hémon, jadis comte de Corbeil,
qui fonda cette Église et plusieurs autres.
Dieu ait l'âme de luy. Amen.*

La chapelle et le tombeau ont disparu ; à leur place on ne voit qu'un mur tout uni auquel est adossé le siège du célébrant. La statue du comte a été conservée. C'est une œuvre remarquable. Elle présente de grands rapports de ressemblance, quant à l'exécution, avec les effigies de plusieurs princes, en costume de chevalier, qu'on peut voir dans la crypte de St-Denis. Je ne doute point que, comme celles-là, elle date du XIV^e siècle, et je crois qu'elle aura été faite, avec le tombeau, à l'époque de la restauration de l'Église de St-Spire par la Reine Clémence de Hongrie.

La statue est en pierre, à l'exception de la tête entière, du cou et des mains, qui ont été rapportés en marbre d'un blanc tirant sur le gris. Le comte est couché ; sous sa tête, un coussin à glands dont deux ont été cassés. Tête nue, cheveux coupés droit et ras sur le front, les autres plats et tombant sur les côtés de la face, front sillonné de rides, physionomie énergique et bien accentuée,

(1) A la droite du célébrant, tournant le dos à l'autel, c'est-à-dire côté de l'évangile.

mais un peu commune, expression sérieuse ; masque un peu plat, la mâchoire inférieure un peu en avance sur l'autre, mains jointes, travail singulier, pour la reproduction des veines et vaisseaux ; cotte de mailles, rabattue sur les épaules, poignets en fer plat cannelé, ou peut-être en cuir, indiquant une sorte d'armure intérieure sous la cotte de mailles. Cette cotte d'armes, sans manches, serrée au corps par une cordelière à glands, fendue par le bas, en avant et sur les côtés, est sans doute aussi garnie d'hermine par derrière. Large ceinturon, divisé en compartiments carrés dont chacun renferme un mufle de lion ; trous de loin en loin pour passer l'ardillon de la boucle qui est disposée sur un des mufles ; à l'extrémité de la partie pendante de ce ceinturon, un petit écusson timbré d'un dragon. Au côté gauche, large et longue épée renfermée dans son fourreau et appendue au ceinturon ; garde cruciforme, surmontée d'un autre écusson à dragon qui a été mutilé ; bouclier, qui paraît accroché par le bas au fourreau de l'épée. Il est sculpté d'un dragon parfaitement exécuté et présente des traces d'un champ de gueules. Le dragon est posé en pal, debout, une patte levée, muni de deux grandes ailes, tête fixe à longues oreilles, barbe pointue comme celle d'un bouc, deux pattes garnies de poils et de griffes comme celles d'un lion, queue très longue, à replis multiples et terminée par une tête pareille à la tête supérieure, mais plus petite.

Jambarts en fer plat, chausses de mailles en pointes, éperons attachés par des lanières de cuir ; les bouts de ces éperons ont été cassés. Sous les pieds, un dragon de plein relief, semblable à celui du bouclier et sculpté avec le même art.

Ce dragon, si souvent répété, est placé là pour rappeler celui qui, suivant la légende, désolait Corbeil et dont le comte Aymon délivra la ville.

L'abbé Lebœuf donne pour armes au comte Aymon un semis de coquilles d'argent et un lion dragonné de gueules.

Cette précieuse statue est aujourd'hui couchée sur un sarcophage de plâtre, tout moderne, en forme d'autel, dans la première chapelle de la nef au midi. Ce Tombeau est placé sous une ogive également moderne, colonnettes sans chapiteaux, double arc trilobé, avec un ange à la retombée médiane et un quatre-feuilles au tympan. L'ange tient une patène de la main gauche et de la droite il montre le défunt.

TOMBEAU DE JACQUES BOURGOIN

Dans cette chapelle, on a replacé le tombeau de ce personnage, qui vient de l'église de Notre-Dame, et qui d'abord avait été placé à Saint-Spire, dans la nef, en face de la chaire, contre un pilier, à la hauteur des retombées des arcs extérieurs.

Avant de décrire le monument, je vais en transcrire la longue épitaphe, qui caractérise Jacques Bourgoin beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. Elle est en lettres d'or sur marbre noir :

« Icy gist Jacques Bovrgoin de Corbeil, escvier, fondateur du
« collège de cette ville, qui est né au dict Corbeil et y décéda le
« 12^e jour de novembre 1661, aagé de 76 ans. Il commença à porter
« les armes soubz le Roy Henry le Grand, en la Franche-Comté et
« av siège d'Amiens. Il fut envoyé par sa Majesté au service des
« princes du Nort ov il se signala dans les commandemens des
« troupes françoises et gouvernemens de places, là ou il a esté
« assiégé, et aux ambassades qv'il y a gérées. Louis 13^e, à son re-
« tour, le mit en plusieurs nobles employs, tant en l'Infanterye qu'à
« la cavallerye, entre autres dans la lieutenance colonnelle du régi-
« ment de la Tour, où il a rendu des services continuelz si mémo-
« rables qu'on leur doit attribuer la reprise des Illes Ste-Marguerite
« et St-Honorat, soubz M. le comte d'Harcour, et mérita de com-
« mander et courageusement deffendre la citadelle de Casal contre
« le Marquis de Leganez, général de l'armée d'Espagne. Le roy.
« Louis 14^e luy a confié la ville de Corbeil, dvrant les troubles
« de la France en 1652. Et parmy tous ses grandz employs, il a
« touiours conservé sa religion pure et sa piété, au point que de-
« vant sa mort il a donné sa maison et un jardin au dit Corbeil,
« et qvinze cens vingt livres de rente pour la fondation du dict
« collège, soubz la direction de Messieurs de Sorbonne, où la jeu-
« nesse de la ville et faulx bourgs sera instruite gratuitement en la
« crainte de Dieu et bonnes mœurs, escritvres et langue latine ius-
« qu'à la rhétorique inclvsivement, conformément au contract de
« fondation passé pardevant Barre et Tarteret, notaires à Corbeil,
« le 30^e Janvier 1656. Il a aussy fondé à perpétuité, en cette Église,
« douze services solemnels par année, pour le repos de son âme, et
« une aumosne aux pauvres de deux septiers de bled en pain à
« chacun service, moyennant cinq cens cinquante livres de rente,

« comme il est déclaré au contract de fondation, passé par devant
« Tarteret notaire, le 2^e Janvier 1653; ce qu'il a faict, Passants,
« pour vous donner exemple et à ce que vous vous en souveniez,
« et de prier Dieu pour luy ».

« *Requiescat in pace.* »

Voici la description du monument :

Sculpture en pierre, un enroulement et une tête de mort ailée, avec un linceul au-dessus.

Sarcophage : Table de marbre noir inscrite dans un encadrement et portant l'épithaphe. Entablement à moulures. La statue du défunt, de grandeur naturelle, à genoux sur un coussin à glands, mains jointes. Elle est sculptée en pierre. Le vêtement se compose de culottes un peu bouffantes par derrière, de grandes bottes de cuir, des cuissards en fer protégeant le devant des cuisses, d'une cuirasse avec jupon de fer ; derrière le jupon paraissent les basques d'une veste de dessous. Les bras sont couverts de fer ; une écharpe passe de l'épaule droite au côté gauche ; une petite calotte abrite le crâne. Assez belle tête, moustaches et mouche au menton, le reste de la barbe rasé, col rabattu sur l'armure, ceinturon sculpté dans lequel on a introduit une épée de bois, ce qui n'est pas bien noble.

Devant la statue, un prie-Dieu historié sur lequel est posé un livre ouvert ; un écusson sculpté sur le prie-Dieu et coiffé d'un casque à lambrequins présente quatre quartiers : 1^o un arbre accosté de deux étoiles ; 2^o trois palmes ; 3^o un lion ; 4^o un arbre posé en pal sur un croissant. Derrière la statue, casque à panache et visière fermée, placé sur deux gantelets.

Un tombeau en forme d'autel sert de support au monument.

Un plâtre de l'effigie est au musée de Versailles.

Ce qui reste des anciennes tombes de l'Église est aujourd'hui peu de chose. Je me souviens d'avoir vu, il y a environ 25 ans, un amas de débris de toute espèce jeté à la porte de l'Église du côté du Nord.

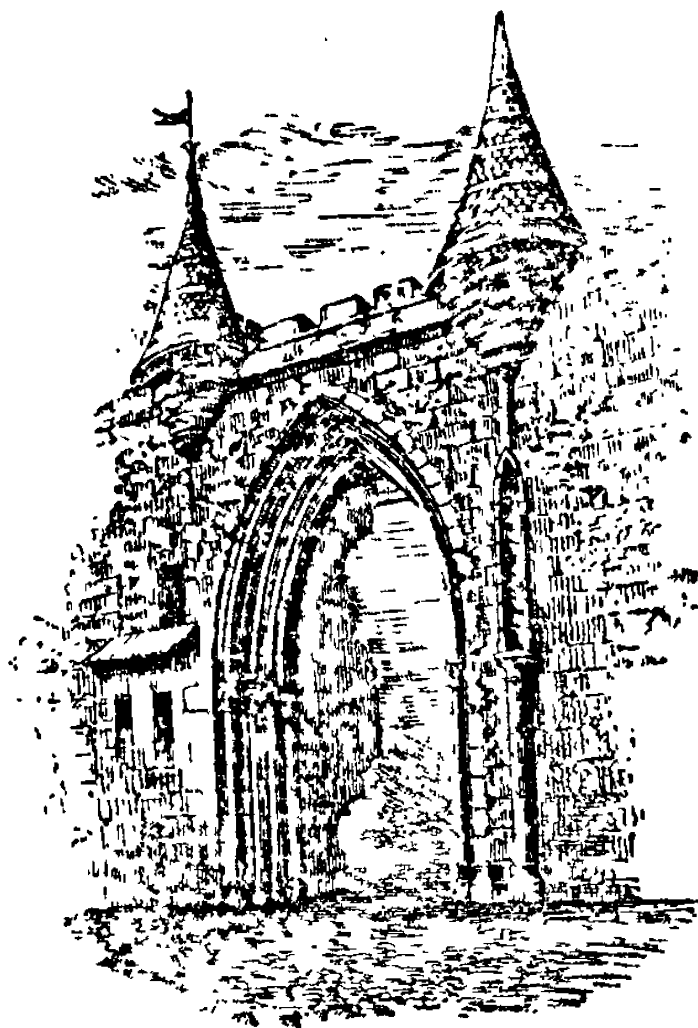
Près de la porte principale, fragment de tombe, commencement du XIV^e siècle, on distingue encore ces mots de l'épithaphe :

. . . *gist Madelaine Berthault*
jadis femme du . .

Vers le milieu de la nef, tombe usée d'un prêtre dont l'effigie est vêtue d'une chasuble fleurdelysée, XIII^e siècle.

• *Il mourut le jour*
Sanctor. Martirum Dionisii sociorq.

A la grille du chœur, une marche faite avec une tombe qui est tout effacée, mais qui paraît avoir été fort belle, XIII^e siècle; on n'aperçoit plus que le bout des pieds de l'effigie et la trace d'une figure de Lion. Il ne reste que quelques lettres de l'épithaphe : *agi-
sem sero . . .*



Porte de l'ancien cloître Saint-Spire, à Corbeil.